Septante cas par an dans le Jura

▶ CANCER DU SEIN Après un peu plus d'une année de pause, les opérations du sein reprendront le mois prochain à l'Hôpital du Jura. Formée à l'Hôpital universitaire de Bâle, la Dresse Miruna Antonescu est la cheffe de clinique dans le service de gynécologie obstétrique. Interview

À 35 ans, la Dresse Miruna Antonescu se plaît dans le Jura. «Je suis là pour rester», sourit-elle. Roumaine d'origine, elle est arrivée en Suisse en 2012 en suivant son mari, lui-même chirurgien. PHOTO H-JU

«Le Quotidien Jurassien». – **La sénologie, qu'est-ce que c'est?**

Dresse Miruna Antonescu. – Il s'agit d'une supra-spécialité de la médecine qui traite des pathologies du sein. On imagine souvent que cela ne concerne que le cancer, mais il y a beaucoup d'autres pathologies possibles et bénignes comme des kystes, des fibromes ou encore des mastodynies (douleurs au sein).

– Dès le mois de mai, qu'est-ce qui changera pour les patientes jurassiennes?

– Une grande partie des opérations chirurgicales pour les cancers du sein pourra à nouveau se dérouler sur le site de l'H-JU à Delémont. Nous travaillons en équipe pluridisciplinaire avec des infirmières spécialisées pour le cancer du sein, des oncologues, des radiologues et nous avons même une consultation en oncogénétique. La prise en charge est donc globale et ne concerne pas que la chirurgie. Néanmoins, pour des chirurgies plus complexes, par exemple pour les cas de mastectomie et de reconstruction du sein en même temps (qui représente environ 20% des cas), les opérations continueront de se faire à Bâle, un site spécialisé dans l'oncoplastie.

– Vous êtes en charge de cette prestation à l'H-JU, un établissement que vous connaissez bien!

– Tout à fait! C'est à Delémont que j'ai effectué une grande partie de ma formation. Après avoir effectué mes études en Roumanie, c'est dans le Jura que je suis arrivée en premier lieu. J'ai commencé en chirurgie durant deux ans, puis j'ai passé trois ans en gynécologie. J'ai ensuite travaillé aux Hôpitaux universitaires de Genève (HUG), puis à Neuchâtel, avant de revenir à Delémont comme cheffe de clinique dans le service de gynécologie obstétrique. Cela fait une petite dizaine d'années que l'H-JU collabore avec Bâle et aujourd'hui nous faisons pleinement partie du centre du sein. Depuis une année, je suis une formation à l'Hôpital universitaire de Bâle avec les professeurs Walter Paul Weber et Christian Kurzeder afin de garantir les mêmes prises en charge à Delémont. Jusqu'à présent, j'accompagnais les patientes jurassiennes et les opérais à Bâle, même si les consultations se faisaient dans le Jura. Dès à présent, nous avons la possibilité de reprendre toutes les activités ici.

– Chaque année, on dénombre environ 6200 nouveaux cas de cancer du sein en Suisse. Combien de femmes sont concernées dans le Jura?

– Nous avons environ septante patientes par an dans le canton. Il s'agit d'une incidence élevée par rapport à la population. Nous trouvons que nous avons beaucoup de cas. À noter que le cancer du sein touche aussi des hommes. L'année passée, nous avons eu quatre cas.

– Quels conseils donneriez-vous?

– Se faire dépister bien sûr! C'est heureusement comme ça qu'on arrive à déceler des cancers avant d'en avoir les premiers symptômes. Le dépistage est conseillé tous les deux ans, à partir de l'âge de 50 ans et la mammographie est offerte. Il ne faut pas y renoncer, même si nous sommes en période de pandémie.

– Quels sont les premiers signaux d'alerte?

– Si on constate une rétraction de la peau, du mamelon, une couleur qui change, qu'on palpe une boule ou qu'on ressent une douleur inhabituelle... Bref, je dirais qu'au moindre petit changement, il faut consulter. En général, on consulte son gynécologue. Si on n'en a pas, nous conseillons de s'adresser au médecin traitant, ou sinon de venir à la polyclinique de gynécologie de l'H-JU à Delémont, qui est ouverte tous les jours et dispose de consultations d'urgence.

– Vous recommandez de se faire dépister dès l'âge de 50 ans. Et pour les femmes plus jeunes?

– C'est une bonne question oui, puisqu'environ 20% des femmes qui développent un cancer du sein sont âgées de moins de 50 ans. Je dirais que s'il y a des antécédents familiaux, le dépistage peut débuter plus rapidement, mais cela dépend de plusieurs facteurs. Si par exemple on a eu une grand-mère qui a eu un cancer du sein à 85 ans, ce n'est pas la même chose que si plusieurs personnes de la famille ont développé un cancer avant l'âge de 50 ans. S'il y a des risques génétiques, alors une analyse oncogénétique pourrait valoir la peine et permettra un dépistage plus poussé. Ce fut par exemple le cas de l'actrice Angelina Jolie qui porte un gène, appelé BRCA, augmentant considérablement son risque de développer un cancer du sein et de l'ovaire.

– La pandémie peut faire renoncer certaines femmes à se faire dépister. Avec le Covid, avez-vous vu une diminution du nombre de patientes?

– Je n'ai pas l'impression que les Jurassiennes ont arrêté de venir. Peut-être au début de la crise, quand tout le monde avait peur et que nous ne connaissions pas le virus. Là, oui nous avons eu des femmes qu'on aurait pu diagnostiquer plus tôt. Malgré la pandémie, nous avons eu beaucoup de cas et de nombreuses femmes ont avoué après coup avoir hésité à effectuer le dépistage.

– Cette reprise de la chirurgie du sein, c'est quelque chose qu'il fallait selon vous dans le canton?

– Oui assurément. Au vu du nombre de cas, cette spécialisation se justifie totalement. Notre collaboration avec Bâle améliore encore la prise en charge car nous travaillons exactement comme eux. En faisant partie de ce centre du sein, nous faisons les choses de la même façon. Toutes les semaines, nous menons un colloque interdisciplinaire lors duquel nous discutons de tous les cas individuellement et nous prenons ensemble des décisions spécifiques pour chaque patient.

Propos recueillis par AMÉLIE DE TOMI

Une gigantesque étude à laquelle des patientes jurassiennes participent

Collaborer avec un hôpital universitaire permet également de prendre part à de plus grands projets et d'avoir accès à de nouveaux traitements. Formateur de la Dresse Miruna Antonescu, le professeur Walter Paul Weber, responsable de la chirurgie du sein de l'Hôpital universitaire de Bâle, mène actuellement une vaste recherche qui pourrait bien changer le futur des traitements du cancer du sein.

«Si un cancer se situe dans les ganglions lymphatiques, nous avons l'habitude d'en enlever beaucoup. Nous appelons ça le curage axillaire. Le problème est que cela crée de la morbidité puisque cette opération représente un risque grave pour un quart des patientes», explique le spécialiste. L'étude menée à Bâle, en collaboration avec 45 centres du sein dans six pays en Europe, envisage de n'ôter que certains ganglions ciblés auparavant grâce à la palpation et la technologie moderne de l'image. «Cela donnerait probablement beaucoup moins de complications (de 25%, les risques pourraient être réduits à 5%) pour la même efficacité», souligne le professeur Walter Paul Weber qui en est le chercheur principal.

Il faudra encore trois ans d'étude, d'un coût estimé à plusieurs millions de francs, puis patienter encore quatre ans pour arriver au terme de cette recherche clinique. Plus de 400 patientes, dont des Jurassiennes, y ont déjà pris part et ont ainsi pu bénéficier de ce traitement moderne. Il en faudra 1500 au total. **ADT**

Côté jurassien, comme bâlois (ici avec les deux professeurs Weber et Kurzeder), la collaboration est jugée fructueuse. PHOTO USB